

FABLES
DE
'LA FONTAINE'

Avec Images de ANDRÉ HELLÉ



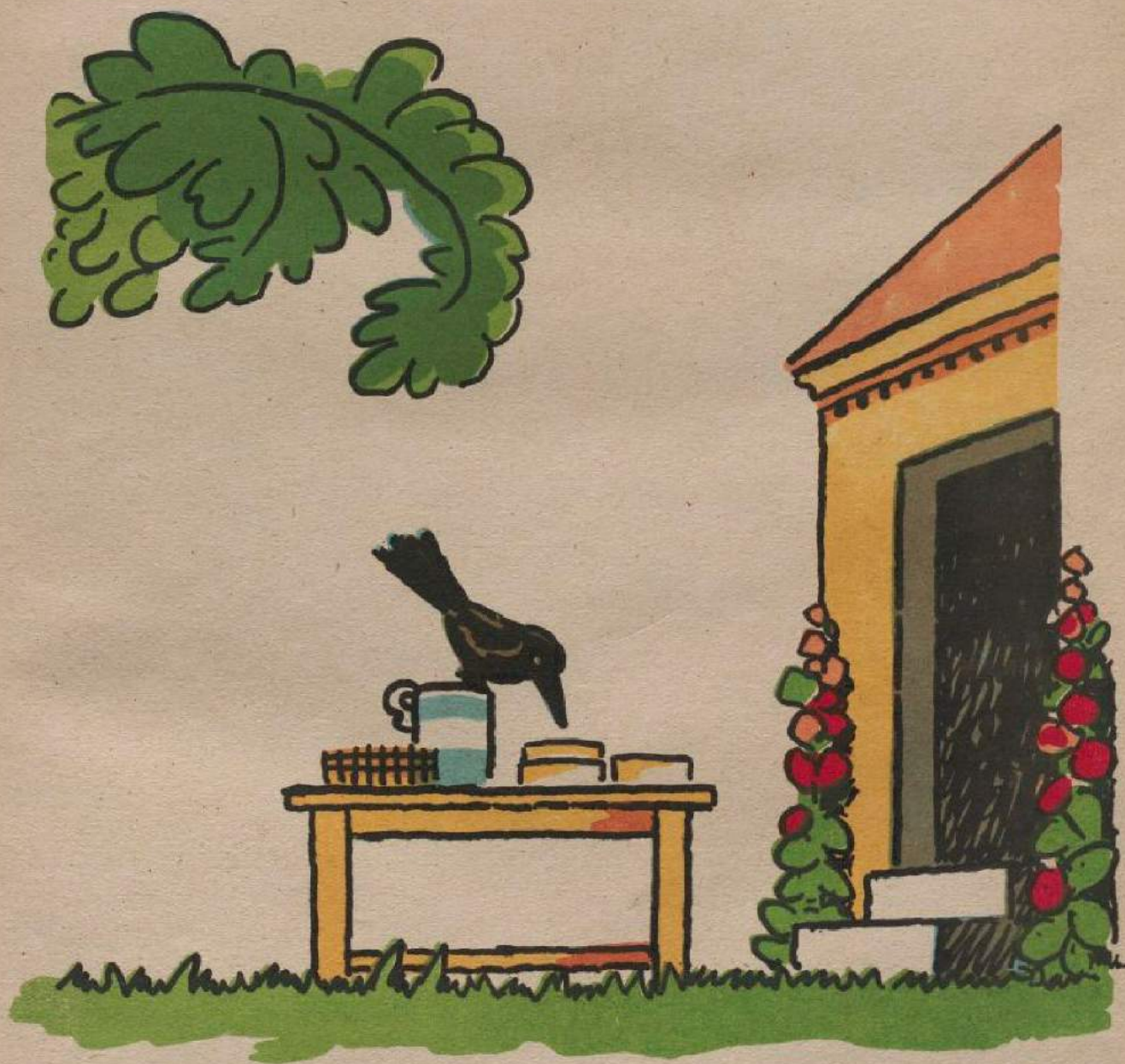
andré Hellé

FABLES

DE LA FONTAINE



FABLES
DE
LA FONTAINE







LA CIGALE ET LA FOURMI

La cigale ayant chanté
tout l'été,
se trouva fort dépourvue
quand la bise fut venue :
pas un seul petit morceau
de mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
chez la fourmi sa voisine,
la priant de lui prêter
quelque grain pour subsister
jusqu'à la saison nouvelle.
— Je vous paierai, lui dit-elle,
avant l'ôût, foi d'animal,
intérêt et principal.



La fourmi n'est pas prêteuse :
c'est là son moindre défaut.

— Que faisiez-vous au temps chaud ?
dit-elle à son emprunteuse.

— Nuit et jour à tout venant
je chantais, ne vous déplaise.

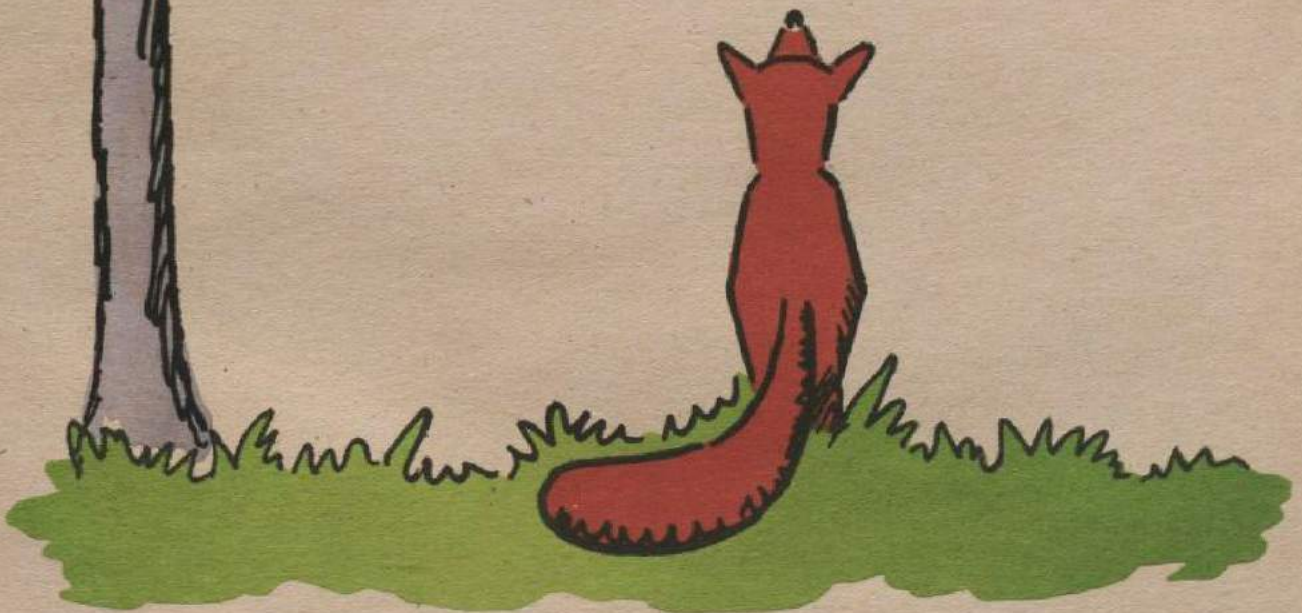
— Vous chantiez ! j'en suis fort aise.
Eh bien ! dansez maintenant.





LE CORBEAU
ET LE RENARD

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
tenait en son bec un fromage.
Maître Renard, par l'odeur alléché,
lui tint à peu près ce langage :
— Hé! bonjour, Monsieur du Corbeau!
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!



Sans mentir, si votre ramage
se rapporte à votre plumage,
vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.
A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie ;
et, pour montrer sa belle voix,
il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.



Le renard s'en saisit et dit : — Mon bon monsieur,
apprenez que tout flatteur
vit aux dépens de celui qui l'écoute :
cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.

Le corbeau, honteux et confus,
jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.





LA GRENOUILLE QUI VEUT SE FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BOEUF

Une grenouille vit un bœuf
qui lui sembla de belle taille.

Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille
pour égaler l'animal en grosseur;

disant : — Regardez bien, ma sœur ;
est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je point encore ?
— Nenni. — M'y voici donc ? — Point du tout. — M'y voilà ?
— Vous n'en approchez point. La chétive pécore
s'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,
tout petit prince a des ambassadeurs,
tout marquis veut avoir des pages.





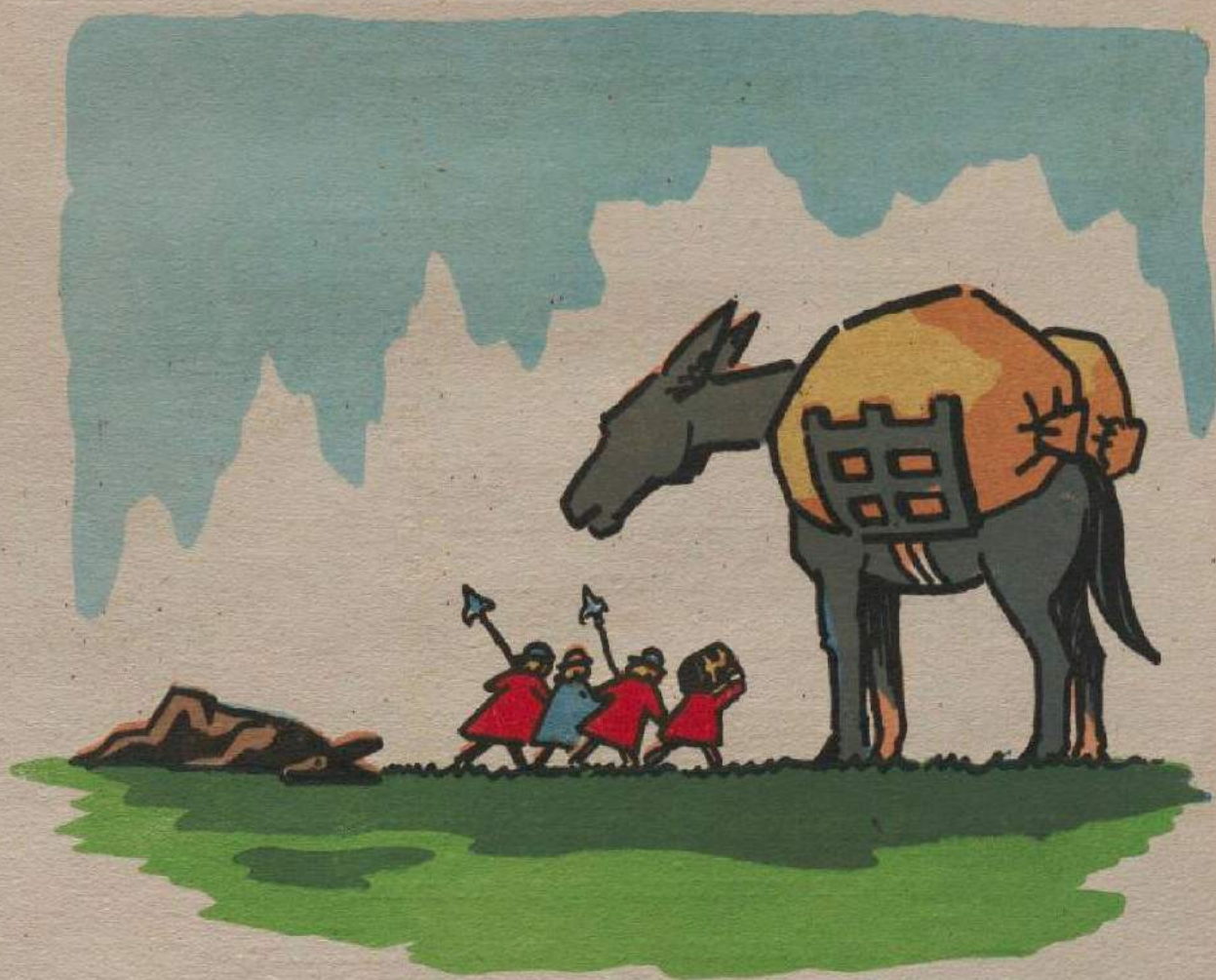
LES DEUX MULETS

Deux mulets cheminaient, l'un d'avoine chargé,
l'autre portant l'argent de la gabelle.
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
n'eût voulu pour beaucoup en être soulagé ;
il marchait d'un pas relevé,



et faisait sonner sa sonnette ;
quand l'ennemi se présentant,
comme il en voulait à l'argent,
sur le mulet du fisc une troupe se jette,
le saisit au frein et l'arrête.

Le mulet, en se défendant,
se sent percer de coups ; il gémit, il soupire.
— Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis ?
ce mulet qui me suit du danger se retire,
et moi, j'y tombe, et je péris.
— Ami, lui dit son camarade,
il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi :
si tu n'avais servi qu'un meunier, comme moi,
tu ne serais pas si malade.





LE LOUP ET LE CHIEN

Un loup n'avait que les os et la peau,
tant les chiens faisaient bonne garde :
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.

L'attaquer, le mettre en quartiers,
sire loup l'eût fait volontiers :

Mais il fallait livrer bataille ;

Et le matin était de taille
à se défendre hardiment.

Le loup donc l'aborde humblement,
entre en propos, et lui fait compliment,
sur son embonpoint qu'il admire.

— Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
d'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.

Quittez les bois, vous ferez bien :
vos pareils y sont misérables,
cancres, hères et pauvres diables,
dont la condition est de mourir de faim.
Car, quoi ! rien d'assuré ! point de franche lippée ;
tout à la pointe de l'épée.

Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.

Le loup reprit : — Que me faudra-t-il faire ?
— Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens
portant bâtons, et mendiants ;
flatter ceux du logis, à son maître complaire :
moyennant quoi votre salaire
sera force reliefs de toutes les façons,
os de poulets, os de pigeons ;



sans parler de mainte caresse.
Le loup déjà se forge une félicité
qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le col du chien pelé.
— Qu'est-là? lui dit-il. — Rien. — Quoi! rien! — Peu de chose.
— Mais encor? — Le collier dont je suis attaché
de ce que vous voyez est peut-être la cause.
— Attaché! dit le loup : vous ne courez donc pas
où vous voulez? — Pas toujours; mais qu'importe?
— Il importe si bien, que de tous vos repas
je ne veux en aucune sorte,
et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.
Cela dit, maître loup s'enfuit et court encor.





LA BESACE

Jupiter dit un jour : — Que tout ce qui respire
s'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur :
si, dans son composé quelqu'un trouve à redire,
il peut le déclarer sans peur ;
je mettrai remède à la chose.

Venez, singe ; parlez le premier, et pour cause.

Voyez ces animaux, faites comparaison
de leurs beautés avec les vôtres.

Êtes-vous satisfait ? — Moi, dit-il, pourquoi non ?
n'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ?
mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché :



Mais, pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché ;
jamais, s'il veut m'en croire, il ne se fera peindre.
L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre.
Tant s'en faut : de sa forme il se loua très fort ;
glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourrait encor
ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles ;
que c'était une masse informe et sans beauté.

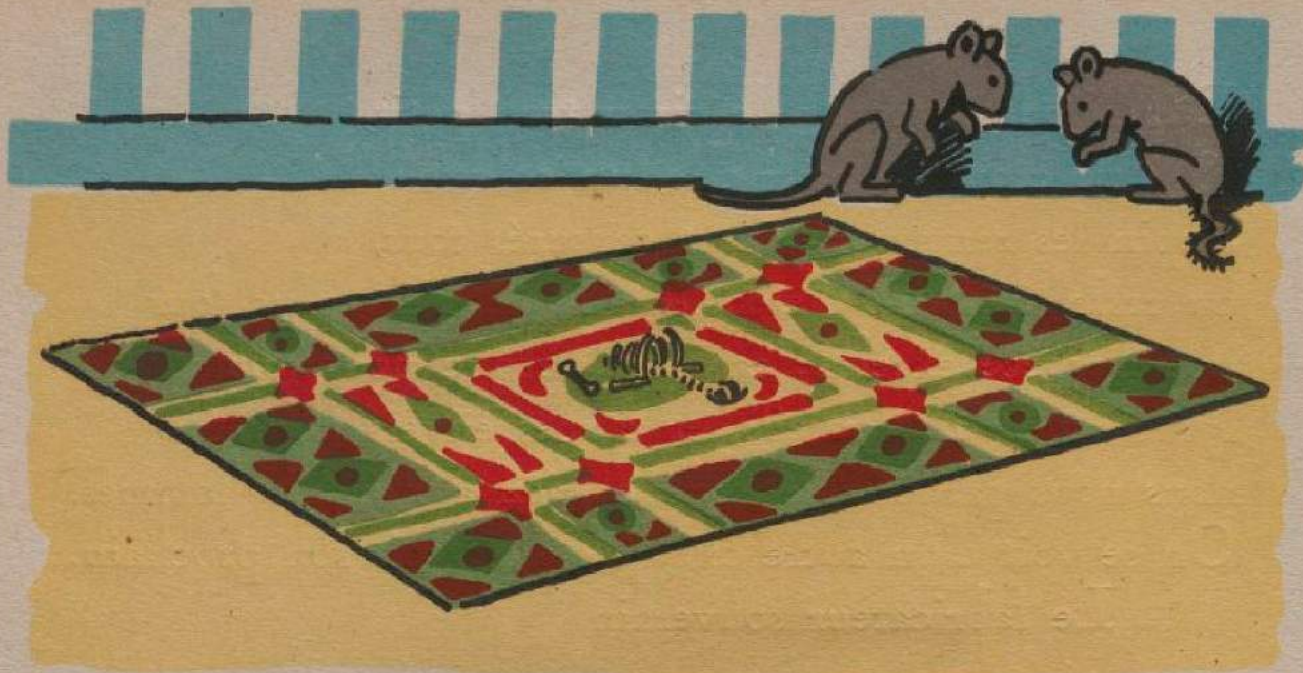
L'éléphant étant écouté,
tout sage qu'il était, dit des choses pareilles :
il juge qu'à son appétit
dame baleine était trop grosse.



Dame fourmi trouva le ciron trop petit,
se croyant, pour elle, un colosse.
Jupin les renvoya, s'étant censurés tous,
du reste, contents d'eux. Mais parmi les plus fous
notre espèce excella; car tout ce que nous sommes,
lynx envers nos pareils, et taupes envers nous,
nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes.
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.

Le fabricant souverain
nous créa besaciers tous de même manière,
tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
il fit pour nos défauts la poche de derrière,
et celle de devant pour les défauts d'autrui.





LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS

Autrefois, le rat de ville
invita le rat des champs,
d'une façon fort civile,
à des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
que firent ces deux amis.

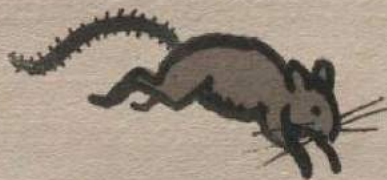
Le régal fut fort honnête,
rien ne manquait au festin ;
mais quelqu'un troubla la fête
pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle
ils entendirent du bruit :
le rat de ville détale ;
son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire ;
rats en campagne aussitôt ;
et le citadin de dire :
— Achémons tout notre rô.

— C'est assez, dit le rustique ;
demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
de tous vos festins de roi :

mais rien ne vient m'interrompre ;
je mange tout à loisir.
Adieu donc. Fi du plaisir
que la crainte peut corrompre !



LE LOUP ET L'AGNEAU

La raison du plus fort est toujours la meilleure ;
nous l'allons montrer tout à l'heure.



Un agneau se désaltérait
dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
et que la faim en ces lieux attirait.
— Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
dit cet animal plein de rage :
tu seras châtié de ta témérité.
— Sire, répond l'agneau, que votre majesté

ne se mette pas en colère ;
mais plutôt qu'elle considère
que je me vas désaltérant
dans le courant,

plus de vingt pas au-dessous d'elle ;
et que, par conséquent, en aucune façon,
je ne puis troubler sa boisson.

— Tu la troubles ! reprit cette bête cruelle ;
et je sais que de moi tu médis l'an passé.

— Comment l'aurais-je fait, si je n'étais pas né ?
reprit l'agneau ; je tette encor ma mère.

— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.

— Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens :
car vous ne m'épargnez guère,
vous, vos bergers et vos chiens.

On me l'a dit : il faut que je me venge.

Là-dessus, au fond des forêts
le loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès.





LE LION ABATTU PAR L'HOMME

On exposait une peinture
où l'artisan avait tracé
un lion d'immense stature
par un seul homme terrassé.

Les regardants en tiraient gloire.
Un lion, en passant, rabattit leur caquet.

— Je vois bien, dit-il, qu'en effet
on vous donne ici la victoire,
mais l'ouvrier vous a déçus :
il avait liberté de feindre.

Avec plus de raison nous aurions le dessus
si mes confrères savaient peindre.





LE CORBEAU VOULANT IMITER L'AIGLE

L'oiseau de Jupiter enlevant un mouton,
un corbeau, témoin de l'affaire,
et plus faible des reins, mais non pas moins glouton,
en voulut sur l'heure autant faire.

Il tourne à l'entour du troupeau,
marque, entre cent moutons, le plus gras, le plus beau,
un vrai mouton de sacrifice :

On l'avait réservé pour la bouche des dieux.

Gaillard Corbeau disait, en le couvant des yeux :

— Je ne sais qui fut ta nourrice,
mais ton corps me paraît en merveilleux état :

Tu me serviras de pâture.



Sur l'animal bêlant à ces mots il s'abat.

La moutonnaire créature
pesait plus qu'un fromage; outre que sa toison
était d'une épaisseur extrême,
et mêlée à peu près de la même façon
que la barbe de Polyphème.

Elle empêtra si bien les serres du corbeau
que le pauvre animal ne put faire retraite.
Le berger vient, le prend, l'encage bien et beau,
le donne à ses enfants pour servir d'amulette.

Il faut se mesurer; la conséquence est nette :
Mal prend aux volereaux de faire les voleurs.

L'exemple est un dangereux leurre.
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs.
Où la guêpe a passé, le moucheron demeure.





LE RENARD ET LA CIGOGNE

Compère le renard se mit un jour en frais,
et retint à dîner commère la cigogne.
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts :
le galant, pour toute besogne,
avait un brouet clair : il vivait chichement.
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
la cigogne au long bec n'en put attraper miette ;
et le drôle eut lappé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
à quelque temps de là, la cigogne le prie.
— Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
je ne fais point cérémonie.

A l'heure dite, il courut au logis
de la cigogne son hôtesse ;
loua très fort sa politesse ;
trouva le dîner cuit à point :
bon appétit surtout ; renards n'en manquent point.
Il se réjouissait à l'odeur de la viande
mise en menus morceaux et qu'il croyait friande.

On servit, pour l'embarrasser,
en un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la cigogne y pouvait bien passer,
mais le museau du sire était d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
serrant la queue et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
attendez-vous à la pareille.



LE COQ ET LA PERLE



Un jour un coq détourna
une perle, qu'il donna
au beau premier lapidaire.
— Je la crois fine, dit-il ;
mais le moindre grain de mil
serait bien mieux mon affaire.

Un ignorant hérita
d'un manuscrit, qu'il porta
chez son voisin le libraire.
— Je crois, dit-il, qu'il est bon ;
mais le moindre ducaton
serait bien mieux mon affaire.





LE CHÊNE ET LE ROSEAU

Le chêne un jour dit au roseau :
— Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
un roitelet pour vous est un pesant fardeau :
le moindre vent qui d'aventure
fait rider la face de l'eau,
vous oblige à baisser la tête ;
cependant que mon front au Caucase pareil,
non content d'arrêter les rayons du soleil,
brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphir,
encore si vous naissiez à l'abri du feuillage
dont je couvre le voisinage,

vous n'auriez pas tant à souffrir ;
je vous défendrais de l'orage ;
mais vous naissez le plus souvent
sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
— Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci :
les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;
je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
contre leurs coups épouvantables
résisté sans courber le dos ;
mais attendons la fin. Comme il disait ces mots,
du bout de l'horizon accourt avec furie
le plus terrible des enfants
que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon ; le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
et fait si bien qu'il déracine
celui de qui la tête au ciel était voisine,
et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.





LE LION
ET
LE MOUCHERON



— Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre!

C'est en ces mots que le lion
parlait un jour au moucheron.

L'autre lui déclara la guerre :

— Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
me fasse peur ni me soucie ?
un bœuf est plus puissant que toi ;
je le mène à ma fantaisie.

A peine il achevait ces mots
que lui-même il sonna la charge,
fut le trompette et le héros.

Dans l'abord il se met au large ;
puis prend son temps, fond sur le cou
du lion, qu'il rend presque fou.

Le quadrupède écume et son œil étincelle ;
il rugit. On se cache, on tremble à l'environ ;
et cette alarme universelle

est l'ouvrage d'un moucheron.

Un avorton de mouche en cent lieux le harcèle ;
tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
tantôt entre au fond du naseau.

La rage alors se trouve à son faite montée.

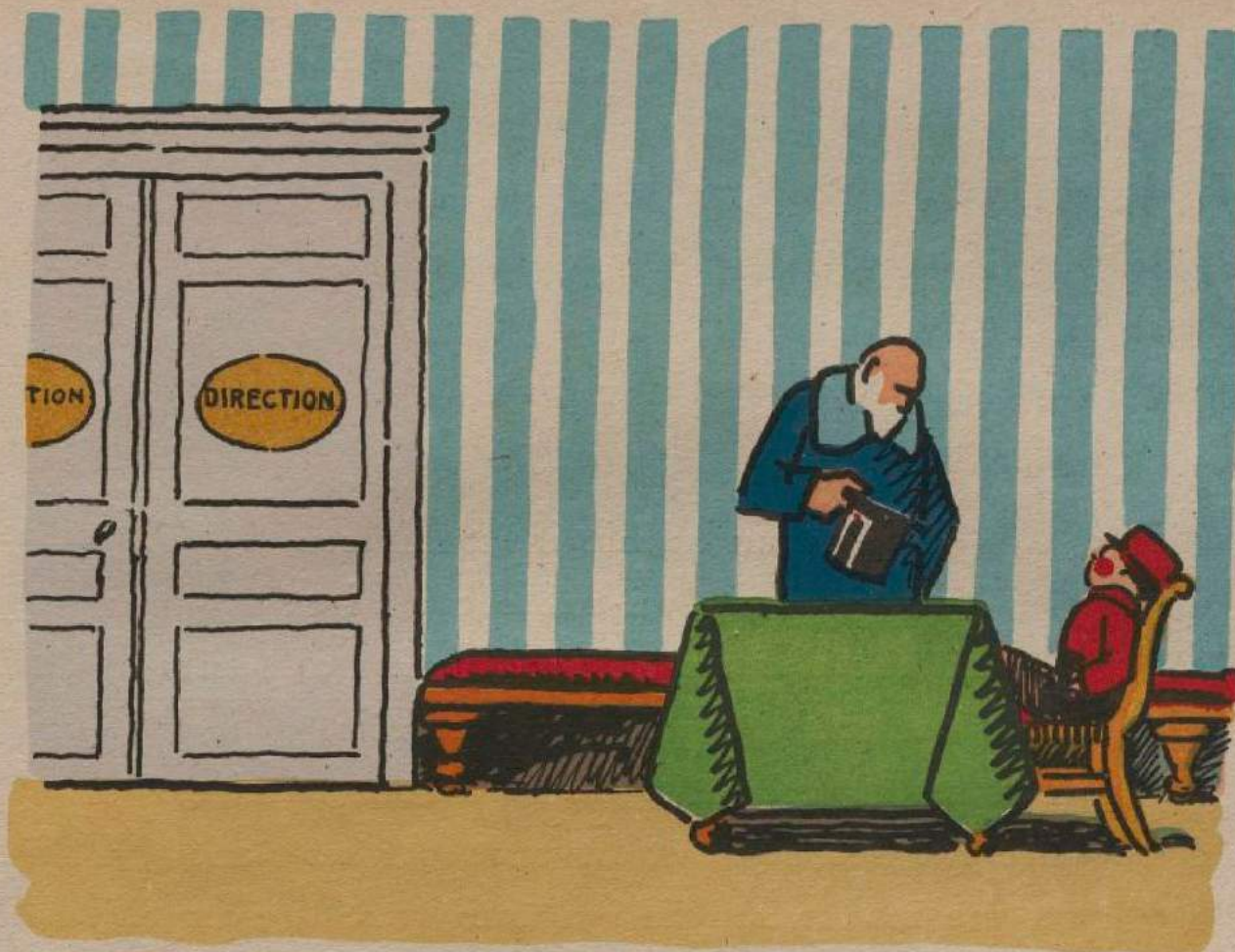
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.

Le malheureux lion se déchire lui-même,
fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
bat l'air, qui n'en peut mais ; et sa fureur extrême
le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents.

L'insecte du combat se retire avec gloire :
comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
va partout l'annoncer, et rencontre en chemin
l'embuscade d'une araignée ;
il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut être enseignée ?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
les plus à craindre sont souvent les plus petits ;
l'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
qui périt pour la moindre affaire.





LE LION ET LE RAT

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
on a souvent besoin d'un plus petit que soi.

De cette vérité deux fables feront foi ;
tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un lion
un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
montra ce qu'il était, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.



Quelqu'un aurait-il jamais cru
qu'un lion d'un rat eût affaire?
Cependant il advint qu'au sortir des forêts
ce lion fut pris dans des rêts,
dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire rat accourut, et fit tant par ses dents
qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps
font plus que force ni que rage.





· LA COLOMBE ET LA FOURMI

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.

Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe,
quand, sur l'eau se penchant, une fourmi y tombe :
et dans cet océan on eût vu la fourmi
s'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.

La colombe aussitôt usa de charité :
un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
ce fut un promontoire où la fourmi arrive.

Elle se sauve. Et là-dessus
passe un certain croquant qui marchait les pieds nus :
ce croquant, par hasard, avait une arbalète.

Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus,
il le croit en son pot et déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
la fourmi le pique au talon.

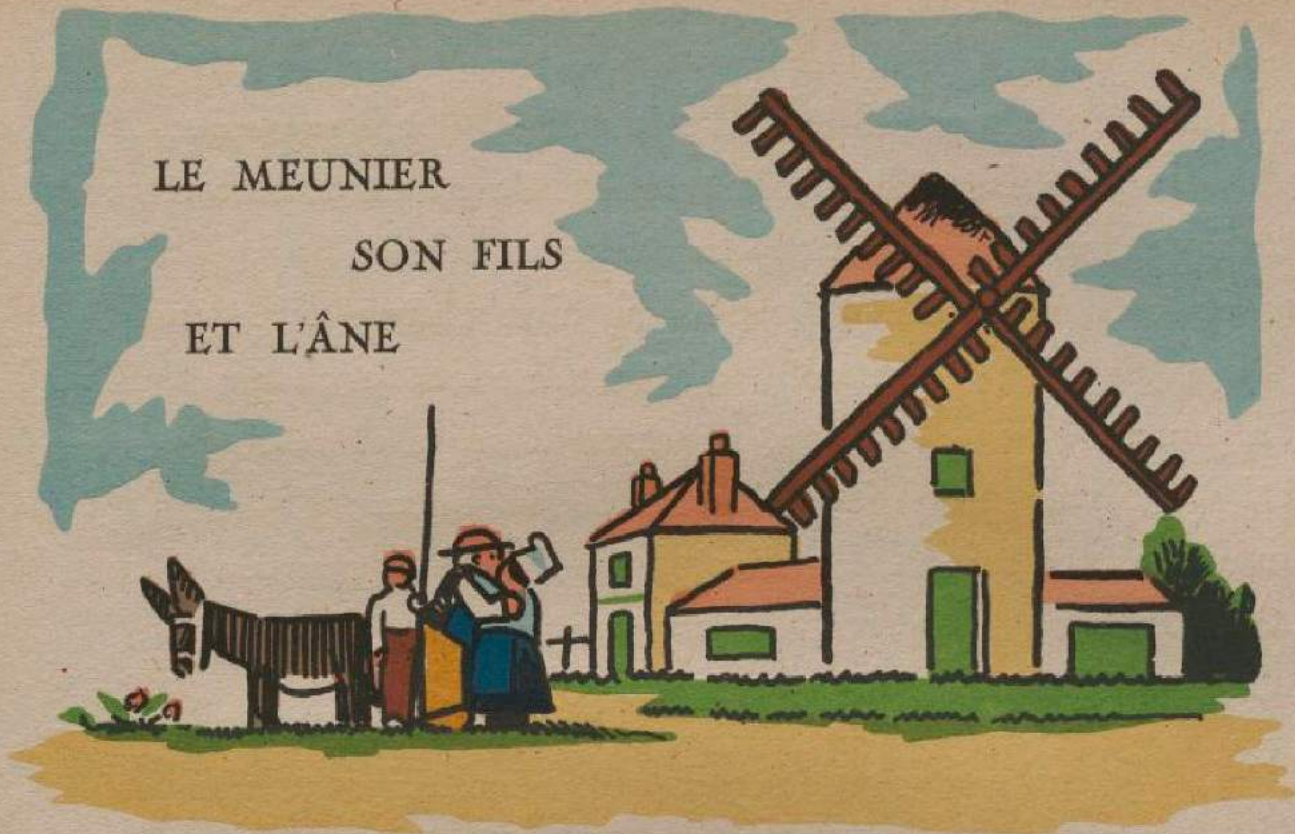
Le vilain retourne la tête :
la colombe l'entend, part, et tire de long.
Le souper du croquant avec elle s'envole :
point de pigeon pour une obole.



LE MEUNIER

SON FILS

ET L'ÂNE



L'invention des arts étant un droit d'aînesse, nous devons l'apologue à l'ancienne Grèce : mais ce champ ne se peut tellement moissonner, que les derniers venus n'y trouvent à glaner. La feinte est un pays plein de terres désertes ; tous les jours nos auteurs y font des découvertes. Je t'en veux dire un trait assez bien inventé : autrefois à Racan, Malherbe l'a conté. Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre, disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire, se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins (comme ils se confiaient leurs pensées et leurs soins), Racan commence ainsi : — Dites-moi, je vous prie, vous qui devez savoir les choses de la vie, qui par tous ses degrés avez déjà passé, et que rien ne doit fuir en cet âge avancé,

à quoi me résoudrai-je ? Il est temps que j'y pense.
Vous connaissez mon bien, mon talent, ma naissance :
dois-je dans la province établir mon séjour,
prendre emploi dans l'armée ou bien charge à la cour ?
Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes :
la guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
Si je suivais mon goût, je saurais où buter ;
mais j'ai les miens, la cour, le peuple à contenter.
Malherbe là-dessus : — Contenter tout le monde !
Ecoutez ce récit avant que je réponde.

J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son fils,
l'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
allaient vendre leur âne, un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
on lui lia les pieds, on vous le suspendit ;
puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.
Pauvres gens ! idiots ! couple ignorant et rustre !
Le premier qui les vit de rire s'éclata :
— Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?
le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.



Le meunier, à ces mots, connaît son ignorance ;
il met sur pied sa bête, et la fait détalier.
L'âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,
se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure.
Il fait monter son fils, il suit : et, d'aventure,
passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut,
le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :



— Oh là ! oh ! descendez, que l'on ne vous le dise,
jeune homme, qui menez laquais à barbe grise.

C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.

— Messieurs, dit le meunier, il vous faut contenter.

L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte ;
quand, trois filles passant, l'une dit : C'est grand'honte
qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,

Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
fait le veau sur son âne et pense être bien sage.

— Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge :



Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez.
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
l'homme crut avoir tort et mit son fils en croupe.



Au bout de trente pas, une troisième troupe
trouve encore à gloser. L'un dit : — Ces gens sont fous !
le baudet n'en peut plus ; il mourra sous leurs coups.
Eh quoi ! charger ainsi cette pauvre bourrique !
n'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
— Parbleu ! dit le meunier, est bien fou du cerveau
qui prétend contenter tout le monde et son père.
Essayons toutefois si par quelque manière
nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux.
L'âne se prélassant marche seul devant eux.
Un quidam les rencontre, et dit : — Est-ce la mode
que baudet aille à l'aise et meunier s'incommode ?



qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser ?
je conseille à ces gens de le faire enchâsser.

Ils usent leurs souliers, et conservent leur âne !

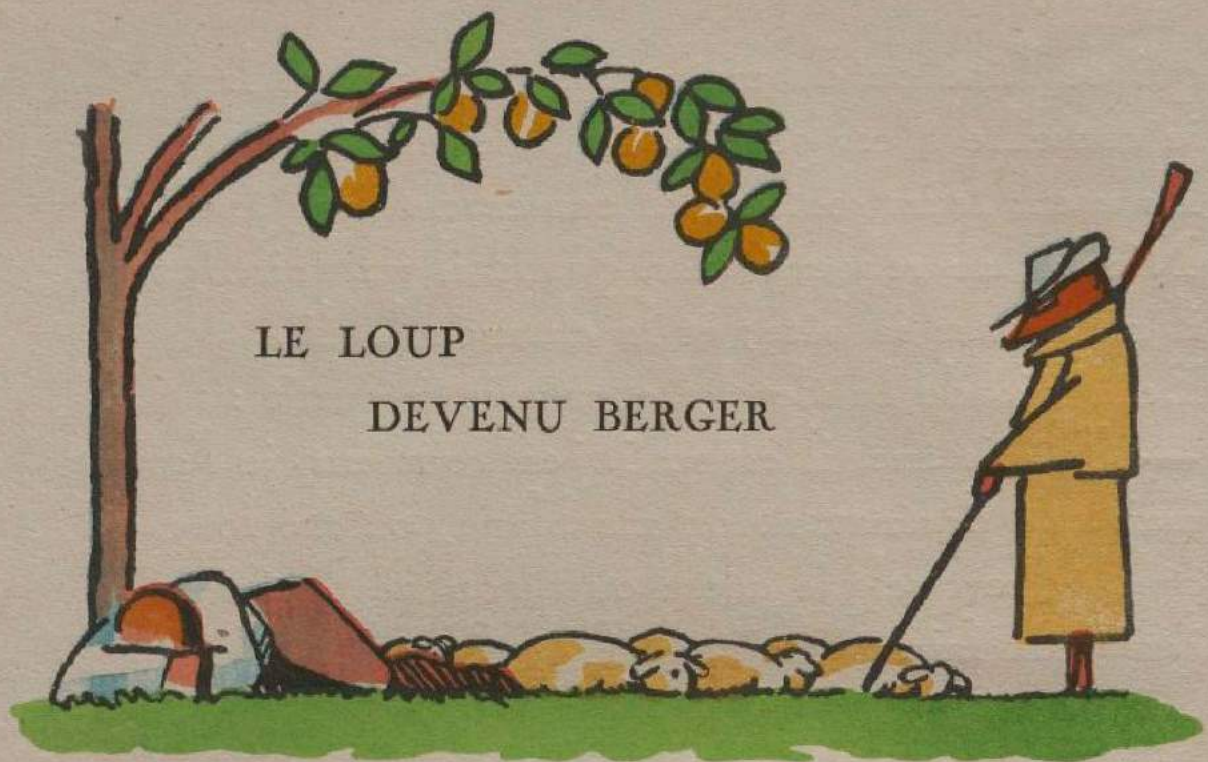
Nicolas, au rebours : car, quand il va voir Jeanne,
il monte sur sa bête ; et la chanson le dit.

Beau trio de baudets ! Le meunier répartit :

— Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue ;
mais que dorénavant on me blâme, ou me loue,
qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
j'en veux faire à ma tête. Il le fit et fit bien.

Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince ;
allez, venez, courez ; demeurez en province ;
prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement :
les gens en parleront, n'en doutez nullement.





LE LOUP
DEVENU BERGER

Un loup qui commençait d'avoir petite part
aux brebis de son voisinage,
crut qu'il fallait s'aider de la peau du renard,
et faire un nouveau personnage.

Il s'habille en berger, endosse un hoqueton,
fait sa houlette d'un bâton,
sans oublier la cornemuse.

Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
il aurait volontiers écrit sur son chapeau :
« C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. »

Sa personne étant ainsi faite,
et ses pieds de devant posés sur sa houlette,
Guillot le sycophante approche doucement.
Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,
dormait alors profondément ;

son chien dormait aussi, comme aussi sa musette.
La plupart des brebis dormaient pareillement.

L'hypocrite les laissa faire ;
et, pour pouvoir mener vers son fort les brebis,
il voulut ajouter la parole aux habits,
chose qu'il croyait nécessaire.

Mais cela gâta son affaire :
il ne put du pasteur contrefaire la voix.
Le ton dont il parla fit retentir les bois,
et découvrit tout le mystère.

Chacun se réveille à ce son,
les brebis, le chien, le garçon.

Le pauvre loup, dans cet esclandre,
empêché par son hoqueton,
ne put ni fuir, ni se défendre.

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.

Quiconque est loup agisse en loup ;
c'est le plus certain de beaucoup.



LES GRENOUILLES QUI
DEMANDENT
UN ROI



Les grenouilles, se lassant
de l'état démocratique,
par leurs clameurs firent tant
que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.
Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique :
ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant,
que la gent marécageuse,
gent fort sotte et fort peureuse,
s'alla cacher sous les eaux,
dans les joncs, dans les roseaux,
dans les trous du marécage,
sans oser de longtemps regarder au visage
celui qu'elles croyaient être un géant nouveau.
Or c'était un soliveau,
de qui la gravité fit peur à la première
qui, de le voir s'aventurant,
osa bien quitter sa tanière.
Elle approcha, mais en tremblant.

Une autre la suivit, une autre en fit autant :
il en vint une fourmilière ;
et leur troupe à la fin se rendit familière
jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.
Le bon sire le souffre, et se tient toujours coi.
Jupin en a bientôt la cervelle rompue :
— Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue !
Le monarque des dieux leur envoie une grue,
qui les croque, qui les tue,
qui les gobe à son plaisir ;
et grenouilles de se plaindre,
et Jupin de leur dire : — Eh quoi ! votre désir
à ses lois croit-il nous astreindre ?
Vous avez dû premièrement
garder votre gouvernement ;
mais ne l'ayant pas fait, il vous devait suffire
que votre premier roi fût débonnaire et doux :
de celui-ci contentez-vous,
de peur d'en rencontrer un pire.





LE RENARD ET LES RAISINS

Certain renard gascon, d'autres disent normand,
mourant presque de faim, vit en haut d'une treille
des raisins mûrs apparemment,
et couverts d'une peau vermeille.

Le galant en eût fait volontiers un repas ;
mais comme il n'y pouvait atteindre :
— Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats.

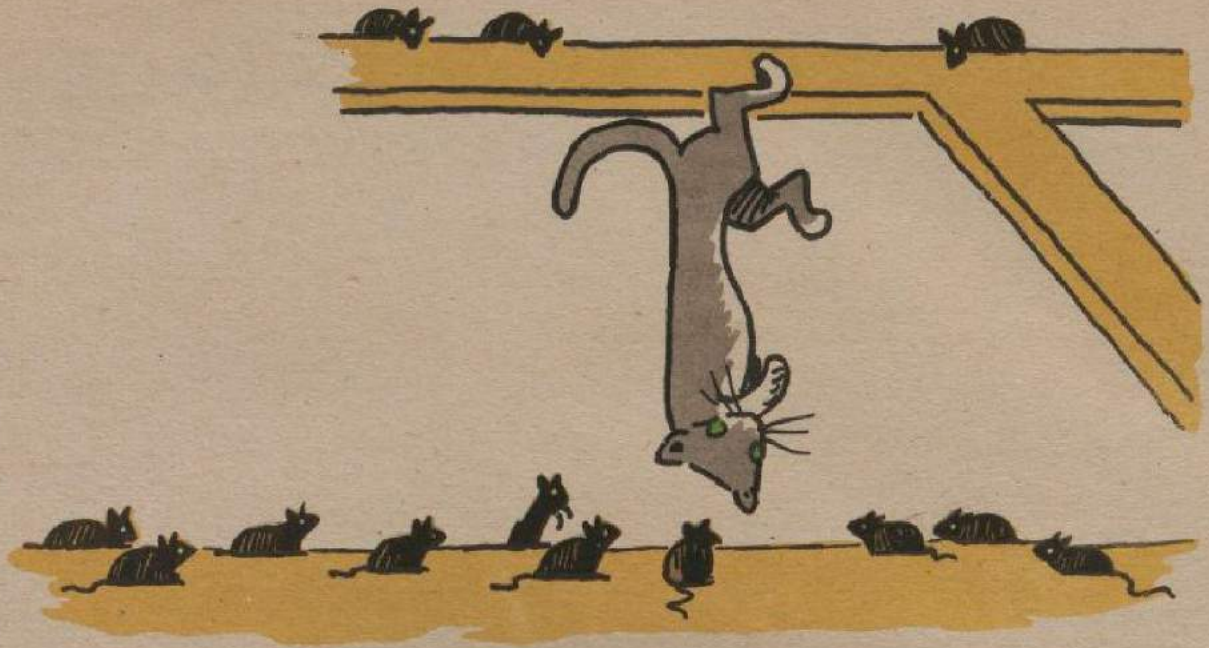
Fit-il pas mieux que de se plaindre ?



LE CHAT
ET LE VIEUX RAT



J'ai lu, chez un conteur de fables,
qu'un second Rodilard, l'Alexandre des chats,
l'Attila, le fléau des rats,
rendait ces derniers misérables :
j'ai lu, dis-je, en certain auteur,
que ce chat exterminateur,
vrai Cerbère, était craint une lieue à la ronde :
il voulait de souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
la mort-aux-rats, les souricières,
n'étaient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanières
les souris étaient prisonnières,
qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher,
le galant fait le mort, et du haut d'un plancher
se pend la tête en bas : la bête scélérate
à de certains cordons se tenait par la patte.
Le peuple des souris croit que c'est châtement,
qu'il a fait un larcin de rôti ou de fromage,
égratigné quelqu'un, causé quelque dommage ;
enfin qu'on a pendu le mauvais garnement.



Toutes, dis-je, unanimement,
Se promettent de rire à son enterrement,
mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
puis rentrent dans leurs nids à rats,
puis ressortant font quatre pas,
puis enfin se mettent en quête.

Mais voici bien une autre fête :
le pendu ressuscite ; et sur ses pieds tombant,
attrape les plus paresseuses.

— Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant :
c'est tour de vieille guerre ; et vos cavernes creuses
ne vous sauveront pas, je vous en avertis :
vous viendrez toutes au logis.

Il prophétisait vrai : notre maître Mitis,
pour la seconde fois les trompe et les affine,
blanchit sa robe et s'enfarine ;
et, de la sorte déguisé,
se niche et se blottit dans une huche ouverte.

Ce fut à lui bien avisé :
la gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.
Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour :
c'était un vieux routier, il savait plus d'un tour ;
même il avait perdu sa queue à la bataille.
— Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
s'écria-t-il de loin au général des chats :
je soupçonne dessous encor quelque machine.

Rien ne te sert d'être farine ;
car, quand tu serais sac, je n'approcherais pas.
C'était bien dit à lui ; j'approuve sa prudence :
il était expérimenté,
et savait que la méfiance
est mère de la sûreté.





LE GEAI PARÉ DES PLUMES DU PAON

Un paon muait ; un geai prit son plumage ;
puis après se l'accommoda ;
puis parmi d'autres paons tout fier se panada,
croyant être un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,

Berné, sifflé, moqué, joué,
et par messieurs les paons plumé d'étrange sorte ;
même vers ses pareils s'étant réfugié,
il fut par eux mis à la porte.

Il est assez de geais à deux pieds comme lui,
qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui :
ce ne sont pas là mes affaires.





LE LOUP, LA CHÈVRE ET LE CHEVREAU

La bique, allant remplir sa pesante mamelle,
et paître l'herbe nouvelle,
ferma sa porte au loquet,
non sans dire à son biquet :
— Gardez-vous, sur votre vie,
d'ouvrir que l'on ne vous die,
pour enseigne et mot du guet :
« Foin du loup et de sa race ! »
Comme elle disait ces mots,
Le loup, de fortune, passe ;
il les recueille à propos,
et les garde en sa mémoire.
La bique, comme on peut croire,
n'avait pas vu le glouton.

Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,
et, d'une voix papelarde,
il demande qu'on ouvre, en disant : « Foin du loup! »
et croyant entrer tout d'un coup.

Le biquet soupçonneux par la fente regarde :
— Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point,
s'écria-t-il d'abord. Patte blanche est un point
chez les loups, comme on sait, rarement en usage.
Celui-ci, fort surpris d'entendre ce langage,
comme il était venu s'en retourna chez soi.
Où serait le biquet s'il eût ajouté foi
au mot du guet que, de fortune,
notre loup avait entendu?

Deux sûretés valent mieux qu'une;
et le trop en cela ne fut jamais perdu.





LE LOUP, LA MÈRE ET L'ENFANT

Ce loup me remet en mémoire
un de ses compagnons qui fut encor mieux pris ;
il y périt. Voici l'histoire :

Un villageois⁸ avait à l'écart son logis.
Messer loup attendait chape-chute à la porte ;
il avait vu sortir gibier de toute sorte,
veaux de lait, agneaux et brebis,
régiments de dindons, enfin bonne provende.
Le larron commençait pourtant à s'ennuyer.

Il entend un enfant crier :
 la mère aussitôt le gourmande,
 le menace, s'il ne se tait,
 de le donner au loup. L'animal se tient prêt,
 remerciant les dieux d'une telle aventure,
 quand la mère, apaisant sa chère géniture,



lui dit : — Ne criez point; s'il vient, nous le tuerons.
 — Qu'est ceci? s'écria le mangeur de moutons :
 dire d'un, puis d'un autre! Est-ce ainsi que l'on traite
 les gens faits comme moi? me prend-on pour un sot?

Que quelque jour ce beau marmot
 vienne au bois cueillir la noisette...

Comme il disait ces mots, on sort de la maison :
 un chien de cour l'arrête; épieux et fourches-fières
 l'ajustent de toutes manières.

— Que veniez-vous chercher en ce lieu? lui dit-on.

Aussitôt il conta l'affaire.

— Merci de moi ! lui dit la mère ;
tu mangeras mon fils ! L'ai-je fait à dessein
qu'il assouvisse un jour ta faim ?

On assomma la pauvre bête.

Un manant lui coupa le pied droit et la tête :
le seigneur du village à sa porte les mit ;
et ce dicton picard à l'entour fut écrit :

« Biaux chires leups, n'écoutez mie
mère tenchent chen fieux qui crie. »



L'ALOUETTE ET SES PETITS
AVEC LE MAÎTRE
D'UN CHAMP



Ne t'attends qu'à toi seul ; c'est un commun proverbe.
Voici comme Esope le mit
en crédit :

Les alouettes font leur nid
dans les blés quand ils sont en herbe,
c'est-à-dire environ le temps
que tout aime et que tout pullule dans le monde,
monstres marins au fond de l'onde,
tigres dans les forêts, alouettes aux champs.

Une pourtant de ces dernières
avait laissé passer la moitié d'un printemps
sans goûter le plaisir des amours printanières.
A toute force enfin elle se résolut
d'imiter la nature et d'être mère encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve et fait éclore
à la hâte : le tout alla du mieux qu'il put.
Les blés d'alentour, mûrs avant que la nitée
se trouvât assez forte encor
pour voler et prendre l'essor,

de mille soins divers l'alouette agitée
s'en va chercher pâture, avertit ses enfants
d'être toujours au guet et faire sentinelle.

— Si le possesseur de ces champs
vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,
écoutez bien ; selon ce qu'il dira,
chacun de nous décampera.



Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,
le possesseur du champ vient avecque son fils.
— Ces blés sont mûrs, dit-il : allez chez nos amis
les prier que chacun, apportant sa faucille,
nous vienne aider demain dès la pointe du jour.

Notre alouette de retour
trouve en alarme sa couvée.

L'un commence : — Il a dit que, l'aurore levée,
l'on fît venir demain ses amis pour l'aider.

— S'il n'a dit que cela, répartit l'alouette,
rien ne nous presse encor de changer de retraite ;
mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais, voilà de quoi manger.
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'alouette à l'essor, le maître s'en vient faire
sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.

— Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose
sur de tels paresseux, à servir aussi lents.

Mon fils, allez chez nos parents
les prier de la même chose.

L'épouvante est au nid plus forte que jamais.

— Il a dit ses parents, mère ! c'est à cette heure...

— Non, mes enfants ; dormez en paix :
ne bougeons de notre demeure.



L'alouette eut raison ; car personne ne vint.
Pour la troisième fois, le maître se souvint
de visiter ses blés : — Notre erreur est extrême,
dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous
ce qu'il faut faire ? Il faut qu'avec notre famille
nous prenions dès demain chacun une faucille :
c'est là notre plus court ; et nous achèverons
notre moisson quand nous pourrons.
Dès lors que ce dessein fut su de l'alouette :
— C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants !
Et les petits en même temps,
voletants, se culebutants,
délogèrent tous sans trompette.



TABLE

	Pages
LA CIGALE ET LA FOURMI	5
LE CORBEAU ET LE RENARD.	7
LA GRENOUILLE QUI VEUT SE FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BOEUF.	9
LES DEUX MULETS	10
LE LOUP ET LE CHIEN	12
LA BESACE.	15
LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS .	18
LE LOUP ET L'AGNEAU	20
LE LION ABATTU PAR L'HOMME.	22
LE CORBEAU VOULANT IMITER L'AIGLE	24
LE RENARD ET LA CIGOGNE.	26
LE COQ ET LA PERLE	28
LE CHÊNE ET LE ROSEAU	29
LE LION ET LE MOUCHERON	31
LE LION ET LE RAT.	33
LA COLOMBE ET LA FOURMI	35
LE MEUNIER, SON FILS ET L'ÂNE	37

	Pages
LE LOUP DEVENU BERGER	42
LES GRENOUILLES QUI DEMANDENT UN ROI	44
LE RENARD ET LES RAISINS	46
LE CHAT ET LE VIEUX RAT	47
LE GEAI PARÉ DES PLUMES DU PAON	50
LE LOUP, LA CHÈVRE ET LE CHEVREAU	52
LE LOUP, LA MÈRE ET L'ENFANT	54
L'ALOUETTE ET SES PETITS AVEC LE MAÎTRE D'UN CHAMP	57





IMPRIMÉ
PAR
BERGER-LEVRAULT
NANCY



Prix : 300 fr.

